

Marathon : Jean-Pierre Spengler enfin champion suisse

Autor(en): **Jeannotat, Yves**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **27 (1970)**

Heft 11

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-997428>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Marathon: Jean-Pierre Spengler enfin champion suisse

Yves Jeannotat

Dimanche 27 septembre, Rancate, petit village aux portes de Mendrisio: il est 8 h. du matin. Les rues sont animées et d'étranges silhouettes tournent, au petit trot, autour des vieilles maisons de pierres. Une odeur amère d'embrocation perturbe l'atmosphère fruitée. Les cloches sonnent: c'est l'heure de la messe.

Le Tessin, si éclatant, si souriant d'habitude, s'est voilé la face d'un léger tulle gris, comme pour mieux se faire désirer ou, ce qui est plus probable en cette journée insolite, pour mieux se faire aimer. Tous les avis sont unanimes: on craint le soleil en son palais: ce pays est son domaine préféré: on y est venu de loin et de partout, mais on préfère ne pas le voir. C'est que la route va être interminable tout au long de 42,195 km du marathon. Car c'est du marathon qu'il s'agit! Ces hommes en survêtements multicolores s'apprêtent au «grand voyage». Ce qu'ils vont accomplir, c'est plus qu'une simple épreuve sportive: ils s'apprêtent à faire revivre le symbole d'un passé où la légende se mêle à l'Histoire pour donner à l'exploit du coureur, messager de victoire et de gloire, plus d'ampleur, plus d'éclat et un certain goût de mystère. L'appel, sorti d'un lointain tumultus, s'élève et devient irrésistible. Le désir d'imiter, de connaître, de savoir est plus fort que la crainte des souffrances. Mais, ces héros des temps modernes ont-ils encore une raison d'être? Leur entreprise n'est-elle pas un défi orgueilleusement lancé à la civilisation en marche? Ne va-t-on pas les appeler les «chevaliers du vide et de l'inutile»?

En fait, leur position ressemble un peu à celle des prophètes de l'Ancien Testament: à une époque où l'Homme cède sa puissance aux robots d'acier et s'agenouille devant le «veau d'or» de la technique, à une époque où l'esprit bientôt ne sera plus apte à dominer la matière, ces coureurs donnent à leur geste une signification profonde: avertissement réitéré à l'approche de la déchéance physique qui menace l'humanité. Leur long périple est un sermon par lequel ils prêchent un retour urgent à la nature mutilée de toute part, un



Jean-Pierre Spengler en tête.

retour aux saines habitudes qui seules peuvent empêcher l'être humain de s'avachir et aboutir à la ruine et à la déchéance.

Et même si leur voix semble résonner dans le désert: nul ne sait où se cache l'oasis qui les accueillera et les écouterait peut-être.

Parmi ces 45 braves, un homme nous est plus proche que les autres: préférence injuste pourrait-on croire, mais il y a, dans tout être humain, une part de sentiments qui créent des liens inexplicables. Ce concurrent, que chacun craint parce qu'on connaît sa classe, mais en qui personne ne croit plus, parce qu'il n'a jamais réussi à s'extraire victorieusement des embûches d'un championnat, c'est Jean-Pierre Spengler.

Cela fait de longues années qu'il est digne d'être le meilleur: en cross-country, d'abord, puis sur 5000 m, sur 10 000 m et dans le marathon, enfin, cette épreuve reine parmi toutes les autres.

Toujours, pourtant, un petit grain de poussière était parvenu à dérégler un engrenage pourtant merveilleusement huilé, et cela lui valut bien des déceptions, bien des déboires. Plus souvent aux aguets de la petite faille que conscients de l'ensemble solide de l'édifice, certains sélectionneurs ont détruit arbitrairement ce qui était son rêve le plus fou: courir Marathon et Athènes, l'année dernière, sur les traces de Philippides. Ce rêve, grâce à un entraînement méthodique et persévérant, il l'avait résolument matérialisé, satisfaisant d'éclatante façon aux exigences des responsables. Mais ceux-ci finirent par trouver autre chose pour lui barrer l'accès au grand voyage, comme un professeur retors parvient toujours, s'il le veut bien, à faire échouer l'élève le plus brillant.

Jean-Pierre, à ce moment, fut soumis à une épreuve morale pour laquelle il n'était pas mûr. La révolte s'installa en lui. Aigri, désabusé, il rendit publique son animosité et, découragé, il fut gagné par l'envie de «raccrocher» ses souliers usés dans l'armoire aux souvenirs.

Mais, heureusement, l'habitude était déjà devenue vertu, c'est-à-dire «bonne habitude». Des amis fidèles lui firent comprendre la différence qui existe entre la mesquinerie et la grandeur d'âme toute faite de résolution, de silence et de noblesse. Il ne put résister très longtemps à l'appel des sous-bois, des sentiers, des routes sinueuses et poussiéreuses sur lesquelles, jusqu'au plus profond de la nuit, l'esprit philosophe et poétise au rythme de la foulée, souple, légère, régulière comme un battement de cœur.

Très vite il revint en forme et durant près d'une année, tout son être fut tendu vers ce moment où il pourrait prendre la seule revanche autorisée: celle qui s'obtient par la performance; celle qui se prend sur le terrain. Il se présenta à Rancate, prêt jusque dans les moindres détails. Rien n'y manquait: l'ami pour le pointage des temps de passage; l'épouse pour le ravitaillement; une concentration folle, une volonté d'acier, face à l'adversaire connu: Kunisch et face à l'adversaire mystérieux: Kaiser.

Huit heures, c'est le départ enfin et la libération de toutes les angoisses: petite accélération aux dixième km pour voir comment réagit Kaiser: résultat positif, le St-Gallois ne répond pas. Mais c'est peut-être une ruse.

Il s'agit d'être vigilant. Puis le forcing de Kunisch jusqu'au trentième km, la souffrance atroce derrière cette foulée aheurtée et sèche, les faux-plats traîtres et épuisants, les virages en épingle à cheveux sur lesquels le rythme se brise; mais, de l'autre côté, il y a les encouragements des amis que l'on croise et qui souffrent eux aussi, le regard de ceux, de celle surtout, qui ont tant partagé pour en arriver là, la perspective du but, cette montée qui revient une fois de plus et... étonnement, le silence autour de lui! Knus Kunisch n'est plus là. Il paye chèrement sa débauche d'énergie, j'allais dire:

sa générosité. Mais, en fait, s'il s'est battu, c'était bien pour lui-même.

Jean-Pierre Spengler, maintenant court sur du velours. Il ne peut plus être vaincu, il est comme enveloppé d'un nuage. C'est un homme régénéré qui avale les dix derniers kilomètres alors que les autres, presque tous les autres sont à l'agonie.

Et voilà le fil de la victoire! Le but atteint! Le passé, encore une fois, comme un esprit du mal, tente de revenir à la surface mais il est bien vite étouffé. Il n'y a plus de place que pour la joie, pour le bonheur d'avoir enfin gagné, d'être parvenu à surmonter les éléments, d'avoir vaincu l'adversité, étalant en lettres d'or sur la ligne d'arrivée, un temps qu'aucun Suisse avant lui n'avait pu obtenir sur terre helvétique: 2 h. 22'22"6!

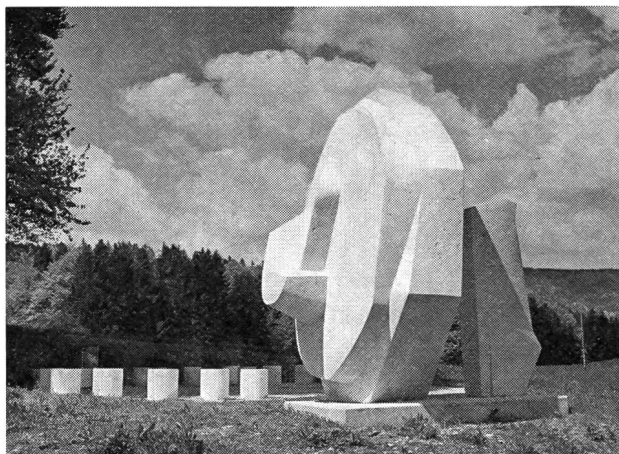
Inauguration de la sculpture de Oedön Koch

par M. Kaspar Wolf

Exprimons d'abord les sincères et cordiaux remerciements de l'EFGS, adressés avant tout à l'auteur, à vous Monsieur Oedoen Koch, pour avoir créé cette œuvre et l'avoir créée ainsi, puis à Monsieur Joray qui a eu l'idée de placer cette œuvre à Macolin et la générosité d'en faire cadeau à l'EFGS. Vous avez réalisé cette idée faisant preuve d'une tenacité que je vous envie et d'une générosité que j'admire.

Après de longues années pénibles et laborieuses, après d'innombrables démarches, répercussions et déceptions, l'œuvre est finalement là et il est impossible de ne pas la remarquer. Vous méritez bien nos remerciements. Mais comment les exprimer? Je crois que nous ne pouvions faire mieux en plaçant cette sculpture sur l'arête sud du plateau de Macolin, dominant notre «Mittelland», un endroit où l'esprit et l'âme doivent s'épanouir devant la beauté, la majestuosité et l'empreinte mémorable que représente ce monument.

En troisième lieu, l'EFGS présente ses remerciements aux donateurs et aux institutions de fondation. Ils ont eu l'idée, ils ont donné à l'art et aux artistes ce qui leur revient. Ils en ont fait cadeau à l'EFGS, au monde sportif qui se rencontre ici, aux innombrables excursionnistes et visiteurs venant de près et de loin.



Aujourd'hui, le rapport art et sport est une chose étrange. En comparaison avec la sculpture classique de la Grèce antique, on pourrait prétendre franchement: il n'y a aucun rapport! Les rares exceptions confirment la règle: p. ex. la statue là-haut de Franz Fischer, le coureur de Perincioli près des salles de sport et peu d'autres encore. Il y a pourtant de bonnes raisons qui expliquent ce phénomène, cet abîme entre l'art et le sport; le point essentiel me paraît être le suivant: le sport est et reste dans son impulsion originelle une relique atavique humaine; l'art doit et veut (même si à tâtons) reprendre la transcendance de l'homme. Peut-être devrait-on constater simplement: ils ne peuvent se rencontrer!

Ainsi pourrions-nous être sur le bon chemin en témoignant davantage de reconnaissance au hasard (et à Monsieur Joray) qu'à des intentions bien fondées; accepter l'œuvre en soi, en rapport ou non avec le sport et la placer librement et sans gêne dans le paysage sportif respectant l'art et honorant le sport. C'est ainsi que je me représente l'œuvre de Oedoen Koch, peut-être un exemple d'une nouvelle intégration de l'art et du sport accentuée différemment.

La question «qu'est-ce que ça représente au juste?» est inévitable. Beaucoup même secouaient la tête en la posant. Nous répondions, suivant l'optique, avec un signe ou en haussant les épaules. Une petite fille donna sans doute la réponse la plus directe à son maître: «C'est une grosse pierre, très jolie, et une plus petite à côté». Moi-même, elle me plaît énormément, cette pierre, sans que je puisse en définir la cause; cette fine structure du mur en pierre (et je m'y suis essayé), le calcaire de nos préalpes d'un blanc délavé, le granit rouge aux grains rugueux. Cette «pierre» (comme nous appelons déjà familièrement l'œuvre d'Oedoen Koch) me tient cœur; souvent ma main glisse sur ses surfaces et le long de ses arêtes et je ne me gêne pas de le dire. Que cette «pierre» reste là: au carrefour de l'EFGS, entre la piscine et le stade des mélèzes, entre le bâtiment principal et le stade de la fin du monde; un site pareil à une loge où le regard domine tout; un témoignage de l'art, où l'excursionniste se repose; une empreinte qui enrichit Macolin.